

ANURADHA ROY

# Les plis de la terre

roman traduit de l'anglais (Inde)  
par Myriam Bellehigue

*ACTES SUD*



*À ma mère,  
avec qui j'ai gravi ma première montagne.*

*À Rukun et Biscoot,  
non-grimpeurs patentés.*



## PREMIÈRE PARTIE

La jeune fille venait à la même heure, été comme hiver. Tous les matins, je l'entendais approcher. Le tapotement des sandales en plastique, le cliquetis du métal sur la pierre, puis un bruit de pas qui s'ame nuisait. Ce matin-là, elle arriva plus tôt. Les arren-gas siffleurs finissaient à peine leurs vocalises et, au stand de tir, de l'autre côté de la vallée, les clairons n'avaient pas encore retenti. Contrairement aux autres jours, je ne l'entendis pas non plus rebrousser chemin après avoir déposé le pot de lait qu'elle m'apportait tous les matins.

Elle resta là sans frapper à la porte ni appeler. Elle attendait. Tout s'immobilisa dans la clarté bleutée qui précède le lever du soleil. Puis s'élevèrent un à un les sons étouffés et rassurants du voisinage – les haches s'abattant sur du bois, les chiens venus reniffler sous mes fenêtres, le chant d'un coq. Par la fenêtre ouverte, je perçus l'odeur d'un feu de bois. Les paupières lourdes, je me blottis davantage encore sous ma couverture. Je n'ouvris les yeux que lorsque j'entendis le général qui promenait son chien ; il lui reprochait sa désobéissance chronique comme si, après toutes ces années, cet état de fait le déconcertait encore.

— Peux-tu m'expliquer pourquoi, Bozo? demandait-il de sa grosse voix. Hein, peux-tu m'expliquer?

Il passait tous les jours aux environs de six heures et demie, ce qui signifiait que je serais en retard, à moins de faire tout le trajet en courant.

Tandis que je m'activais en essayant d'être efficace – préparer du café, trouver les vêtements que je mettrais pour aller travailler, rassembler les livres de comptes que je devais emporter –, le lait que je faisais chauffer pour mon café se mit à bouillir, débordant de la casserole et se répandant sur la cuisinière avant que je puisse intervenir. Je n'avais pas le temps de nettoyer. Je rassemblai mes affaires tout en avalant mon café à toute vitesse. Ce ne fut qu'au moment où je laçais mes chaussures, accroupie sur un genou à côté de la porte, que je l'aperçus du coin de l'œil : Charu m'attendait toujours, traçant des cercles avec son gros orteil au pied des marches.

Charu était une jeune villageoise qui venait de fêter ses dix-sept ans et qui vivait dans la maison voisine. Comme les populations de montagne, elle avait les pommettes saillantes, la peau rose et tannée. Ses cheveux, qu'elle négligeait de peigner jusque tard dans la journée, pendaient sur ses épaules en deux tresses ébouriffées. Comme la plupart des montagnards encore, elle n'était pas très grande ; de dos, on pouvait la prendre pour une enfant, menue et gracile. Elle portait des *salwar kameez*\*<sup>1</sup> de seconde main, trop grands pour elle et, faute de diamant, elle arborait un minuscule bijou de nez en argent.

1. Les mots suivis d'un astérisque à leur première occurrence figurent dans le glossaire en fin d'ouvrage, p. 389. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Elle avait pourtant la réserve et la beauté d'une princesse népalaise – même s'il lui suffisait d'une seconde pour retrouver la maladresse adolescente que je lui connaissais. Quand elle vit que je m'apprêtais à sortir, elle se redressa précipitamment, heurtant son orteil contre une brique. Elle s'efforça de sourire malgré la douleur et marmonna un vague *Namaste\** dans ma direction.

Je compris alors pourquoi elle avait attendu pendant tout ce temps. Je m'empressai de remonter les marches pour aller chercher une lettre qui était arrivée la veille. Elle m'était adressée. En l'ouvrant, j'avais découvert qu'elle était en fait pour Charu. Je la fourrai dans ma poche avant de ressortir sur le pas de la porte.

Mon jardin n'était qu'un petit coin de montagne laissé à l'abandon mais, dans la lumière bleue et dorée de cette matinée, il regorgeait de fleurs sauvages qui ondoyaient. Des lys de la taille d'une tasse à thé surgissaient des pierres et des bouts de papier à la dérive se révélaient être, vus de plus près, des papillons. L'ensemble du jardin exhalait un parfum d'humidité et de fraîcheur après la petite pluie qui était tombée à l'aube, la première après plusieurs jours de grosse chaleur. Je sentis que je ralentissais, que tout mon empressement s'estompait. J'étais de toute façon en retard. Qu'importaient quelques minutes de plus? Je saisis une prune pour la manger, j'admirai les papillons, je discutai de choses et d'autres avec Charu.

Je ne parlai pas de la lettre. Ma curiosité perverse me poussait à attendre comment elle allait m'annoncer ce qu'elle voulait. À plusieurs reprises, je l'entendis prendre son souffle comme si elle allait



parler mais elle renonça. Elle finit tout de même par déclarer :

— Il a plu après trois semaines de sécheresse.

Avant d'ajouter :

— Les singes ont mangé toutes nos pêches.

J'eus enfin pitié d'elle et sortis la lettre de ma poche. Mon adresse et mon nom avaient été tracés en caractères hindis, dans une écriture enfantine.

— Veux-tu que je te la lise?

— Oui, je veux bien.

Elle se mit à tripoter une rose comme si cette lettre n'avait aucune importance mais elle la regardait du coin de l'œil quand elle pensait que je ne la voyais pas faire. Le soulagement et la joie avaient transformé son expression.

*Ma chère Charu, disait la lettre,*

*Comment vas-tu? Et comment va ta famille? J'espère que tout le monde se porte bien. Je vais bien. Aujourd'hui, c'est mon dixième jour à Delhi. Dès le premier jour, j'ai cherché une poste où acheter une lettre prépayée. C'est difficile de s'orienter ici. C'est une très grande ville. Il y a beaucoup de voitures, d'autorickshaw, de bus. Parfois on voit des éléphants dans la rue. Cette ville est tellement remplie que mon regard ne peut pas aller plus loin que la maison voisine. J'ai l'impression de ne pas pouvoir respirer. Ça sent mauvais. Je me souviens des odeurs de la montagne. Quand on coupe l'herbe par exemple. Ici, on n'entend pas les oiseaux, ni les vaches ou les chèvres. Mais la chambre que m'a donnée Sahib est confortable. Elle est juste au-dessus du garage. Face à la rue. Quand j'ai terminé ma journée de travail à la cuisine, je viens là et je vois tout. Je gagne davantage d'argent maintenant. Je fais*

*des économies pour la dot de ma sœur et pour rembourser l'argent emprunté par mon père. Ensuite je pourrai faire comme bon me semble. Envoie-moi l'empreinte de ta paume en retour. Ça me suffira. Je t'écrirai encore. Amicalement.*

— Qui est-ce ? demandai-je à Charu. Tu connais quelqu'un à Delhi ou c'est une erreur ?

— C'est mon amie, fit-elle en évitant mon regard. Une fille. Elle s'appelle Sunita.

Elle ajouta après une hésitation :

— Je lui ai dit d'envoyer les lettres chez vous parce que... parce que le facteur connaît mieux votre maison.

Elle me tourna le dos, consciente que je n'avais aucun mal à décrypter ses mensonges.

Quand je lui tendis la lettre, elle s'en saisit et parcourut la moitié de la pente qui séparait ma maison de la sienne avant même que j'aie refermé ma main.

— Je croyais t'avoir appris à dire merci, lançai-je.

Elle s'arrêta, incertaine. La brise soulevait son *dupatta*\*. Elle finit par redescendre en courant. Elle parla si vite que ses paroles s'entrechoquèrent.

— Si je vous apporte un peu plus de lait tous les matins, vous m'apprendrez à lire et à écrire ?